

Roman : le trésor bleu

Autor(en): **Marrot, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 33

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253096>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT



A PORRENTRUUY

N° 33

Supplément du Dimanche 16 Août

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite et fin)

Feuillode voulait savoir où passait l'argent, et son cerveau travailla. S'il s'agissait d'une dette antérieure au mariage, de quelque charge secrète, il le saurait! Il prendrait cela pour lui, charge ou dette, s'il était possible, afin que le jeune ménage, surtout sa fille, n'eussent point à en souffrir.

Après avoir bien pesé le cas et tiré ses plans, rejeté vingt fois le moyen qui s'offrait, pour le reprendre bientôt, le creuser, hésiter encore, il s'affermir! Et, mettant dix mille francs dans son portefeuille, il alla trouver M^e Descourreaux.

Le notaire le reçut avec une considération qui l'étonna.

M^e Descourreaux était parisien; ils causèrent d'abord: le Salon, les succès de Feuillode habilement soulignés par l'aimable notaire... Feuillode en voulait arriver à son affaire, cependant; et il brusqua un peu l'entretien.

— Je venais de la part de M. Dechevrelle, mon gendre, votre client...

M^e Descourreaux inclina la tête.

— ... Et je vous apporte encore une dizaine de mille francs pour ce que vous savez...

En parlant ainsi, Feuillode ne pouvait donner à sa voix une assurance entière. Il n'avait point l'habitude des stratagèmes et il se sentait mal à l'aise.

Mais M^e Descourreaux croyait bien connaître la cause de ce trouble; il ne doutait point que Feuillode eût fait jusqu'ici restituer par l'entremise de son gendre; il venait aujourd'hui lui-même, la restitution étant accomplie, pour affirmer d'une façon indirecte son désir de réhabilitation.

Feuillode tira ses dix mille francs.

— Pardon, fit le notaire avant de les accepter. M. Dechevrelle est venu il y a quinze jours...

— Oui, interrompit Feuillode; le vendredi de l'autre semaine.

Par ce détail précis qu'il tenait de René Dorban, il voulait marquer que son gendre et lui étaient parfaitement d'accord, et il espérait que le notaire allait à son tour, par quelque détail qu'il ne croirait pas devoir cacher, ouvrir des perspectives sur les affaires secrètes de Lucien. Le notaire laissa la somme sur le bureau.

— Il y a donc erreur? Vendredi, en venant, M. Dechevrelle m'a déclaré qu'il versait le dernier paiement.

Feuillode eut un mouvement de dépit et prenant de la hardiesse:

— Il y a en effet, erreur, maître Descourreaux, et je vous apporte le complément.

Feuillode, au fond, était fort embarrassé; il tremblait intérieurement, prêt à brusquer d'ailleurs pour sortir de l'impasse où il se voyait. Mais M^e Descourreaux n'insista pas; il s'agissait, pensait-il, d'un compte bien plus personnel à M. Feuillode qu'à M. Lucien Dechevrelle. Il prit les dix mille francs et les plaça dans son tiroir.

— Puisque maintenant c'est bien là tout le compte, reprit alors Feuillode, permettez-moi, mon cher maître, de vous adresser une demande. Les artistes sont peu ferrés en affaires... je serais heureux d'avoir un reçu spécifiant l'application de la somme. C'est pour ma garantie... Je m'exprime mal sans doute; vous voudrez bien m'excuser.

— Parfaitement, reprit M^e Descourreaux. Et il s'appêta à libeller le reçu. Feuillode suivait tous ses mouvements et respirait à peine.

« Reçu de M. Feuillode la somme de dix mille francs... »

Le notaire s'arrêta et interrogea:

— Tenez-vous vraiment à ce que je spécifie. Je

comprends l'importance de votre désir; il ne m'étonne pas. Cependant, tous les versements ayant été opérés dans mon étude, je puis apporter moi-même un témoignage; et j'aurai de bons amis, monsieur Feuillode, qui appuieront votre demande. Cette façon d'agir conviendrait mieux peut-être dans la circonstance que la production d'un simple reçu... D'ailleurs, l'un n'empêche pas l'autre et je reste à votre disposition.

Feuillode ne comprenait pas. Intrigué et anxieux, il s'était rapproché du bureau instinctivement, il suivait de l'œil la plume du notaire qui ajoutait :

... « dix mille francs pour solde de tous paiements : restitution à la Banque de France. »

Le notaire prit le reçu, se retourna...

Feuillode était tombé dans un fauteuil, horriblement pâle, la gorge étranglée, sans une parole.

XV

Feuillode se trouva dans la rue sans savoir comment il avait quitté l'étude de M^e Descourreaux.

Il se souvenait seulement qu'après un moment de stupeur il avait violemment protesté : « C'est faux ! Je ne suis pas coupable, je n'ai rien à restituer, je n'ai donné mandat à personne... c'est une infamie ! »

Dans son amertume et sa fureur, il ne songeait qu'à adresser de véhéments reproches à Lucien ; il prit le premier train pour retourner aux Elisiades.

Sur la route il réfléchissait. Voilà donc le secret que l'on me cachait !

Lucien me croit coupable, justement condamné ; il restitue sur son bien à lui, pour pouvoir jouir plus tard légitimement du mien. Je suis, j'ai toujours été pour lui un faussaire. Il se ruine pour me faire cette insulte à moi qui lui ai donné ma fille.

Pourvu qu'il ait été discret à l'égard de ma pauvre enfant. Mon Dieu ! est-ce que Claire, elle aussi, va me croire coupable ?

Non ! il n'aura pas poussé jusque-là sa folie ! Me déshonorer aux yeux de ma fille ! Aller chez ce notaire, en se cachant de moi, car il s'est caché de moi le premier jour, et, quand il sait que je nie hautement, il apporte un aveu. Moi avouer ! Mais je protesterai, je le contraindrai à reprendre ces sommes, dont le versement me condamne ; je le désavouerai publiquement, s'il le faut.

Au milieu de ces pensées encolérées, il ne songeait pas à ce que le procédé de Lucien aurait pu avoir de délicat et même de chevaleresque s'il s'était appliqué à un juste cas ; Lucien réparait une faute qu'il croyait certaine ; c'eût été là sans doute une preuve d'honnêteté scrupuleuse, mais Feuillode ne pouvait tenir compte de ce sentiment ; le fait que Lucien le croyait capable de commettre un faux emportait tout ; il considérait cela comme un impardonnable outrage.

Le train, à son gré, allait trop lentement ; Feuillode eût voulu être auprès de Lucien pour décharger son cœur âprement soulevé.

Enfin le voilà à Tours ; il arrive aux Elisiades.

D'une des fenêtres des chambres du haut, Claire voit entrer son père ; elle ne l'attendait pas ; elle est surprise de son allure nerveuse...

Feuillode pénètre dans le salon et se trouve en face de Lucien qui se lève inquiet, frappé de l'altération de ce visage, que de grandes rides coupent profondément.

— Monsieur, lui dit Feuillode, je viens de chez M^e Descourreaux.

Ce nom, le ton irrité de Feuillode, son entrée brusque troublèrent Lucien.

Comme, depuis tant de jours il n'avait qu'une pensée, il crut que son secret douloureux était enfin découvert et Feuillode instruit. Aussitôt tout dans l'appartement autour de lui tourna et s'effaça...

Tant de soins, tant de pénibles dissimulations pour construire un abri à l'honneur de M. Dechevrelles étaient donc vains ! Tout croulait comme un toit qui d'un coup s'effondre.

Il restait muet devant Feuillode qui haletait hors de lui :

— Ah ! vous restituez ! mais, malheureux, l'argent que vous portez chez Descourreaux est un aveu. Vous vous cachez de moi comme un larron depuis votre mariage, vous m'assassinez avec la faute que je n'ai pas commise.

Devant ces paroles dont le sens achevait de le tromper, Lucien ne doutait plus que Feuillode eût tout appris ; mais, en même temps qu'il se sentait impuissant à nier ou à répondre, il acceptait comme un dénouement nécessaire cette explication que la fatalité imposait. Ce n'est pas lui qui dénonçait son père, la faute se découvrait malgré toutes les précautions ; il fallait subir le sort qui, cette fois, était d'accord avec la justice.

— Mais parlez donc ! Expliquez-vous ! Qui vous a donné l'idée d'aller rendre un argent que je ne dois pas et d'avouer un crime que je n'ai pas commis ?

Lucien comprit, à ces mots, que Feuillode ne connaissait que le fait de la restitution, et que, sur le reste il se trompait. Mais Lucien à cela n'éprouva point de soulagement ; il se sentait retomber sous le joug de son secret et, dans ce cahotement des surprises et de l'émotion, il ne savait que répondre, tandis que Feuillode, irrité de plus en plus :

— Que faites-vous devant moi sans vous expliquer ni bouger ? Allons ! courez à Paris, rédemandez vos dépôts au notaire. Protestez... Venez avec moi. Nous allons protester ensemble. Mais venez donc !

Et d'un mouvement nerveux il s'approcha de Lucien, lui prit le bras ; l'attirant à lui par saccades ; il le serrait fortement, l'entraînait vers la porte, comme un enfant dont on exige une soumission.

Lucien se redressa, et, repoussant doucement mais avec vigueur, le vieil artiste qui tremblait :

— Feuillode, que faites-vous ?

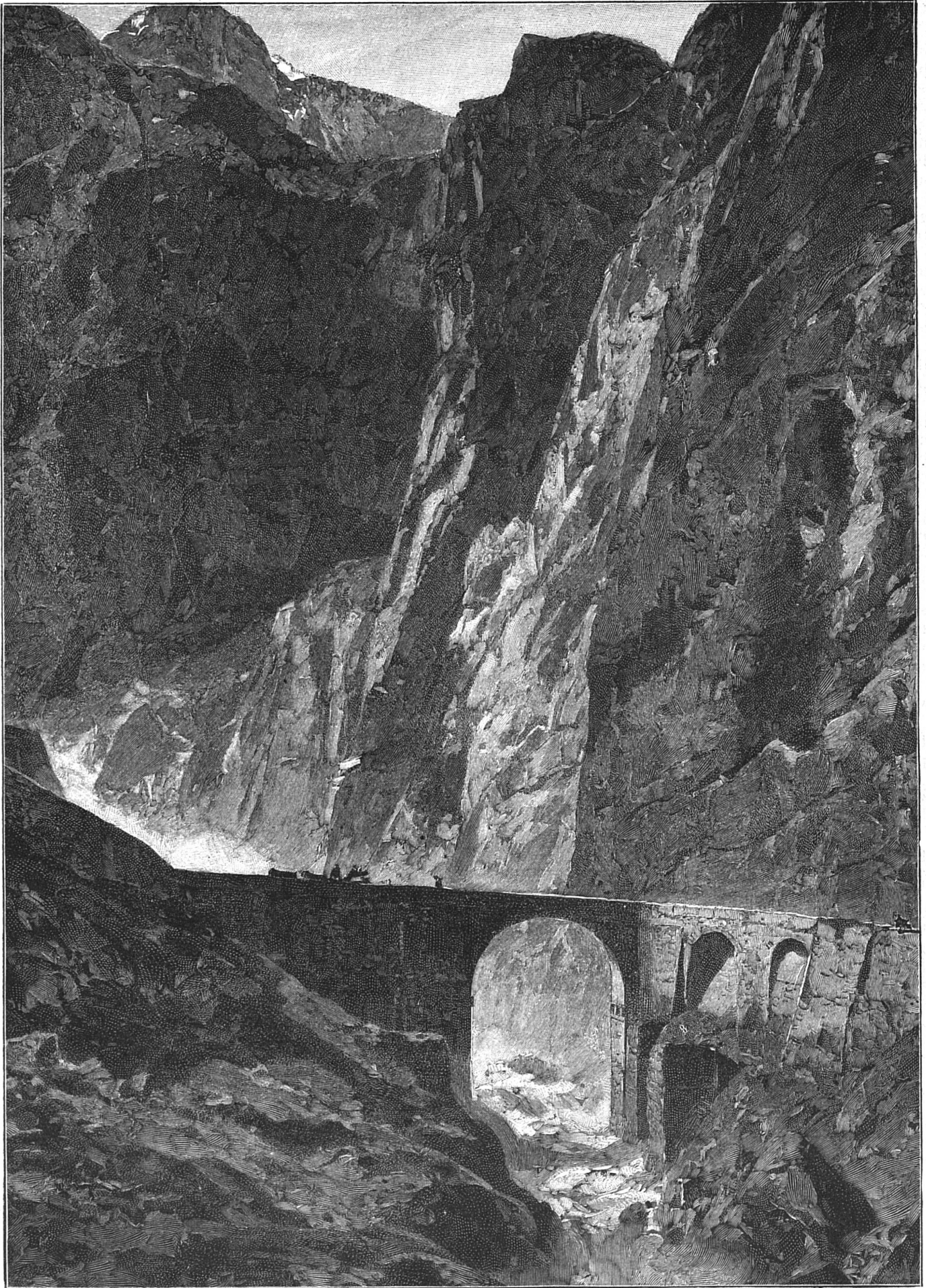
Alors Feuillode, confus de son impuissance, se jeta dans un fauteuil, la respiration courte, la main sur la poitrine.

Il supportait depuis plus de quinze ans des humiliations perfides ; il sentait autour de lui, toujours dans le coin de la lèvre qui lui parlait, dans les yeux qui le regardaient une sorte de réprobation publique. Aujourd'hui, même les siens, le mari de sa fille le réprouvaient !

Il s'était imaginé que celui-là, au moins, croyait en lui, et plus que tout autre celui-là, le désavouait et secrètement le déclarait indigne. Feuillode, d'une voix que la souffrance suffoquait et qui prenait ainsi une sorte d'âpre douceur :

— Que vous ai-je donc fait, à vous, Lucien ? je vous ai donné ma fille et vous êtes ici, chez moi, comme mon fils ! mon Dieu ! mon Dieu !

A cette simple évocation des bienveillances de Feuil-



La Suisse des touristes : Le pont du Diable dans le massif du St-Gothard

lode pour lui, Lucien s'attendrit à son tour : c'était le père de Claire, son père un peu, qu'il laissait souffrir depuis si longtemps, et, ne pouvant plus se contenir.

— Mais non, je ne vous crois pas coupable ! Ce n'est pas votre faute à vous que j'ai voulu réparer, Feuillode... Mais, si vous saviez, vous me pardonneriez, peut-être !

Lucien baissait la voix malgré lui. Il n'osait regarder Feuillode, dont le silence accablé le pénétrait d'une pitié profonde :

— Oui, j'ai voulu relever quelqu'un de bien cher, de très proche. La fortune n'était pas à moi, j'ai dû restituer ; et je vois avec horreur que j'ai augmenté le remords de vous voir souffrir... Je ne pouvais pourtant pas dénoncer mon père !

Feuillode laissa tomber les bras et, les yeux élargis, il demeura une longue minute comme s'il ne comprenait pas.

Qu'est-ce que Lucien venait de dire ? Mais lui, emporté, et n'en pouvant plus à la fin d'avoir si longtemps traîné son faix, parlait, irrésistiblement poussé, et confessait sa vie depuis trois ans.

Il avoua tout : l'affreux coup de lumière dans le cabinet de M. Dechevrelle après la mort ; ses luttes et ses angoisses, ses tentatives de réparation ; comment Claire elle-même était devenue le gage de ses sentiments pour Feuillode ; ses terreurs et ses remords quand Feuillode avait acheté les *Elisiades*. Il n'omit rien.

Et quand il eut fini, effrayé d'avoir parlé, il recula.

Horriblement pâle, Feuillode s'était levé. Il se dirigeait vers la porte.

Arrivé là il se retourna, et, d'une voix douloureuse dont il contenait les éclats :

— Adieu, Monsieur. Ne croyez point que je pardonne. Nous ne nous reverrons plus qu'en justice. Vous me devez témoignage. Adieu !

Lucien ne se sentait pas la force de le conjurer ou de le retenir, ni de lui crier : « Qu'auriez-vous fait ; qu'est-ce que Claire, votre fille, aurait fait à ma place ? » Il ne trouvait rien pour sa défense, tant les brusques mouvements de cette scène inattendue l'avaient surpris ; remué par sa confession cruelle, il restait là tout étourdi, et presque sans penser.

Cependant, Feuillode se heurtait à M. Létang qui accourait tout bouleversé :

— Venez vite, M^{me} Lucien Dechevrelle se trouve mal.

Lucien entendit et, en un instant, ils furent tous trois dans le vestibule, dont Claire avait eu à peine le temps de sortir pour regagner sa chambre. Toujours inquiète, tourmentée par son état, elle était descendue vers le salon au moment où son père y était entré pour parler à Lucien. Le bruit de la dispute l'avait frappée et, sans tout comprendre, très émue, elle avait fui, elle défaillait.

Quand elle revint à elle, Claire vit son mari, son père affectueusement penchés sur son visage et anxieux.

— Reviens à toi, ma chère petite femme.

— Ma chère fille, ce n'est rien.

Elle se remit un peu, lentement, au milieu des soins et des caresses et, près d'elle, les deux hommes évitaient en vain de se regarder ; leurs yeux se rencontrèrent.

Claire jeta les bras autour du cou de Lucien ; c'était lui qu'elle avait reconnu d'abord en revenant à elle, et ce premier mouvement n'échappa point à Feuillode.

Où allait-il donc au moment où M. Létang l'avait arrêté ?

Dénoncer le père de cet homme que Claire tenait embrassé ! Déshonorer le nom que sa fille portait aujourd'hui ! Mais c'était fou !

Et l'enfant qui naîtrait ! au milieu de quelles misères de justice serait-il donc accueilli dans la vie ? Tout au moins, il fallait attendre que Claire fût remise.

Feuillode attendit.

Puis, lorsque l'enfant vint — un fils, comme on le désirait — Feuillode résolut d'attendre encore.

Le fils allait se fortifiant et Feuillode sentait qu'il pourrait attendre toujours. Mais la situation lui pesait moins qu'autrefois, car il pouvait d'un mot, s'il voulait, se réhabiliter ; il se taisait pour ne pas contrister les siens et surtout pour le petit Jean Dechevrelle qu'il voyait déjà dans l'avenir et sur lequel il reportait tout l'espoir de cette vie heureuse qui, à lui-même, avait manqué. Combien de souffrance des pères et des aïeux pour aboutir parfois au bonheur d'un seul !

Mais un incident survint qui releva Feuillode de toute sa vie de misère morale.

Un homme mourut à Londres, qui fit à son lit de mort des révélations. Par un sentiment de pitié, peut-être, pour des amis anciens,

il ne désigna point ses complices, mais il donnait les preuves évidentes de l'erreur commise à l'égard de Feuillode.

Le procès, révisé sur ces données, restitua le vieil artiste dans son intégrité première.

Et il fut heureux d'avoir — par un volontaire sacrifice, en gardant le silence — épargné aux siens, à Lucien Dechevrelle, à sa fille, la peine qu'il avait lui-même si longtemps et si courageusement soufferte.

Quant à M. Létang, ignorant le fond des choses, il n'avait pas un seul moment cessé d'être ravi ; il comptait bien que l'enfant serait son élève un jour, comme son cher Lucien. Malgré les années menaçantes, il le pousserait fort au delà du syllabaire, jusqu'à La Fontaine, et qui sait ? Il souriait parfois, se sentant vigoureux encore : « Pourquoi pas jusqu'à Quinte-Curce, jusqu'à Virgile ? » — M. Létang rajeunissait.

Paul MARROT.



Le petit-fils

